

que des émotions d'artiste, dit Frédérique avec un sourire ironique.

Elle se leva et posa la main sur l'épaule de son frère. En même temps, ses grands yeux gris se levaient vers lui, empreints d'une tendresse dont elle était peu prodigue.

— N'est-ce pas, Ary, que tu ne vois dans le catholicisme qu'un beau spectacle pour les yeux ?

Il secoua doucement la tête en la regardant d'un air sérieux.

— On voit bien que tu n'as pas approché comme moi de cette religion, de ses dogmes sublimes, de ses cérémonies d'un merveilleux symbolisme. Non, Frédérique, il y a là plus qu'un spectacle. C'est une âme qui vibre — ou plutôt des milliers d'âmes unies en une seule, celle du Christ Sauveur qui les dirige en la personne de son Vicaire... Mais ne craignez rien, dit-il en voyant les visages stupéfiés qui se tournaient vers lui, je ne suis pas pour cela catholique. Ainsi, Anita, ne vous réjouissez pas trop tôt en me croyant prêt à devenir votre coreligionnaire.

Une vive rougeur envahit le visage de la jeune fille. Avait-il donc aperçu le regard de surprise joyeuse qui s'était levé involontairement vers lui ? Mais ces derniers mots, prononcés d'un accent railleur, étaient destinés à couper court aux pieuses espérances qu'elle aurait eu la folie de concevoir. Oui, Frédérique avait raison, il n'y avait là qu'une question d'art et d'imagination.

Et, sans doute, Mme Handen en jugeait-elle ainsi, car elle parut se rasséréner après cette dernière déclaration de son fils.

— Tu as quelquefois des idées bizarres, de véritables idées d'artiste, Ary. Je ne m'en défie pas toujours et tu me causes des inquiétudes.

— Il n'y a vraiment pas de quoi, ma mère, dit Frédérique avec un petit rire sarcastique. Je ne vois pas trop pourquoi Ary se gênerait pour chercher le bonheur ailleurs que dans notre religion.

— Frédérique !... Mais, véritablement, tous mes enfants sont-ils fous ? s'écria Mme Handen avec stupeur.

Tout conspirait aujourd'hui pour la faire sortir de son habituelle placidité.

— Frédérique s'explique mal, ma mère, dit Ary en arrêtant d'un signe impératif la réplique de sa sœur. Il ne s'agirait pas de quitter notre religion pour la première idée venue, fût-elle en apparence la plus admirable, la plus propre à flatter l'esprit et à séduire l'imagination ; mais si un jour la vérité se montrait ailleurs, notre devoir serait de tout sacrifier pour l'atteindre... Est-ce bien là ta pensée, Frédérique ?

— Mais non, pas absolument. Qu'est-ce que la vérité ? dit-elle sans penser peut-être qu'elle rééditait la question de Pilate à Jésus. Oui, qu'appelles-tu la vérité ?... Pour moi, il me semble que c'est le bonheur... ou la parcelle de bonheur que nous pourrions recueillir en cette vie.

— Frédérique, tu raisones en païenne ! s'écria Ary avec une surprise un peu indignée, Où est donc

ta foi, et qu'as-tu fait des enseignements qui t'ont été donnés ?

— Les enseignements ? On m'a dit que j'étais libre de les interpréter à mon gré, et j'en ai conclu qu'il n'y avait rien de certain, que je pouvais croire ce qui me plairait. De là à ne rien croire du tout, il n'y a qu'un pas. Une religion qui ne s'appuie sur aucune autorité, qui n'éclaire rien, qui laisse dans le vague tant d'angoissantes questions, croyez-vous que ce soit là une religion idéale, et pensez-vous que je puisse trouver là le bonheur dont j'ai besoin ? dit-elle d'un ton d'ironie amère.

— Ce sont là d'intolérables paroles ! s'écria Mme Handen, presque hors d'elle-même. Cesse de les prononcer en présence de ces enfants. Oui, au moins, n'enlève pas la foi aux autres par tes opinions détestables, puisées sans doute dans ces livres au milieu desquels tu passes ta vie. Mais je mettrai ordre à cela, car jamais un de mes enfants n'abandonnera la vraie foi.

— Cela n'est pas en votre pouvoir, ma mère dit Frédérique d'un ton de triomphe en redressant sa belle tête hautaine. Non, vous ne pouvez rien sur notre conscience, sur l'intime de notre cœur. Mais enfin, rassurez-vous, je ne suis pas encore si impie que vous semblez le croire, et je suppose que vous pouvez encore conserver un peu d'espoir de sauver mon âme.

Anita tressaillit à cet accent railleur et jeta vers l'étrange jeune fille un regard d'indicible pitié. Eh quoi ! en était-elle là, pauvre Frédérique ! Oh ! que ne pouvait-elle tenter de retirer cette malheureuse âme de la voie où elle s'égarait, en lui montrant celle, lumineuse et sûre, où elle marchait elle-même !

Mme Handen, un pli soucieux au front, regagna sa place. Frédérique s'approcha de la fenêtre, et levant le store, offrit à l'air son front brûlant. Ses beaux yeux se levèrent, farouches et pleins de détresse comme s'ils voulaient scruter le ciel.

Maurice, évidemment fatigué de la discussion qui avait eu lieu près lui, fermait les yeux avec lassitude. Les autres enfants avaient quitté la pièce pour prendre leur récréation. Debout un peu à l'écart, Ulrich semblait absorbé dans la contemplation d'un tableau. Très attaché par habitude et par intérêt de famille au protestantisme dont il n'avait jamais cherché à sonder les doctrines, il trouvait incompréhensibles et choquants les sentiments exprimés par Frédérique, et cette désapprobation se lisait clairement sur sa physionomie.

— Frédérique vous fait compassion, n'est-ce pas ?

Anita regarda Ary avec surprise. Il s'était assis en face d'elle, près de Maurice, et venait de faire cette question d'un ton indifférent. Sans doute avait-il, cette fois encore, surpris le regard attristé jeté par la jeune fille à sa cousine.

— Oui, je l'avoue, dit-elle avec une émotion qu'elle ne put maîtriser. Je ne me serais pas douté que Frédérique fût si près de perdre la foi.

— Et vous souhaiteriez de la sauver, sans doute ? Elle rougit légèrement. Quelle faculté possédait-